L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XIII. PHILADELPHIE, FEVRIER 17, 1810. VOL. I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT, ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÉTRE.

BIOGRAPHIE.

NOTICE HISTORIQUE
SUR
ANDRÉ MICHAUX,*
PAR MR. DELEUZE.

LES végétaux qui enrichissent nos campagnes sont presque tous des conquêtes de l'industrie. Nos légumes et nos fruits viennent de diverses contrées, et dans leur état sauvage, ils étaient bien inférieurs à ce qu'ils sont dans nos jardins. L'observation les a successivement fait découvrir dans leur terre natale, la culture les a perfectionnés, et le commerce les a fait passer d'un pays à l'autre. Après différens essais, on a fait choix des espèces les plus productives, de celles qui convenaient le mieux à chaque terrain, et tel canton où quelques habitans trouvaient à peine leur nourrirure, a offert d'abondantes récoltes à une population nombreuse.

Sur environ 250 espèces d'arbres qui couvrent aujourd'hui le sol de la France, plus des trois quarts sont d'origine étrangère. Parmi ces arbres exotiques, les uns nous donnent des fruits délicieux, d'autres sont employés pour les constructions et pour les arts, d'autres enfin servent à la décoration des jardins, et nous font trouver dans nos parcs les sites pittoresques des contrées les plus favorisées de la nature. Le noyer nous vient du Pont, le cerisier de Cérasonte, l'olivier d'Athènes, l'amandier d'Orient, le pêcher de Perse, le mûrier de Chine, le figuier de Syrie, l'abricotier d'Arménie, le grenadier de Carthage, l'oranger de l'Inde. Il en est de même des plantes : la patrie du blé est inconnue, mais plusieurs de nos légumes et des meilleurs fourrages sont originaires d'Asie. La découverte de l'Amérique nous a procuré le maïs qui fait la principale nourriture de plusieurs peuples de notre continent, la pomme de terre qui a augmenté la population de l'Irlande et de la Suisse, et qui est dans le nord de l'Europe d'une si grande ressource, et une foule d'arbres utiles, tels que l'acacia, le tulipier, des sapins, des frênes, des érables, &c.

* Le nom de Michaux n'est pas inconnu dans ce pays. Il n'y a aucun étranger, à qui la Botanique des Etats-Unis soit plus redevable qu'à André Michaux. Son fils s'est fait connaître avantageusement dans la même carrière, et le public attend avec une véritable impatience le fruit des recherches intéressantes qu'il a faites dans son dernier voyage en Amérique. Nous avons pensé que ceux qui ont connu l'un ou l'autre, ainsi que les amis des sciences, verraient avec plaisir la notice suivante, qui nous parait offrir, en outre, un modèle dans le genre difficile des éloges académiques.—*N. du R.*

Ces richesses peuvent s'accroître tous les jours, mais pour se les procurer il ne suffit plus de s'en rapporter aux commerçans qui n'envoyent que ce qui se trouve sur les côtes, il faut que des naturalistes s'enfoncent dans l'intérieur des terres, qu'ils sachent distinguer et choisir ce qui peut-être utile.

Nous nous sommes permis ces réflexions pour mieux faire sentir combien on doit de reconnaissance à ces hommes courageux, qui pour servir la société renoncent à ses douceurs, et vont chercher les trésors inconnus de la nature dans des pays déserts et sauvages.

Elles ne sont point étrangères à notre sujet. L'homme dont nous allons parler a droit d'être compté au nombre des bienfaiteurs de l'humanité ; en traçant le tableau de sa vie laborieuse, nous montrerons comment la passion des sciences et de l'agriculture, unie au plus ardent amour de la patrie, lui fit concevoir les plans les plus vastes, et lui donna pour leur exécution cette intrépidité qui brave les dangers, et cette force qui résiste aux fatigues et surmonte les obstacles.

André Michaux naquit à Satory, domaine du roi, situé dans le parc de Versailles, le 7 Mars 1746. A dix ans, il fut envoyé en pension avec son frère cadet, mais tous deux n'y restèrent que quatre ans. Leur père, qui les destinait à lui succéder dans l'exploitation de la ferme de Satory, dont il était chargé, crut inutile de leur laisser pousser plus loin leurs études, il les rappella près de lui, et s'attacha à leur donner de bonne heure l'habitude des travaux champêtres et le goût de la simplicité.

Le jeune André que la nature avait doué d'une extrême activité, prit bientôt pour l'agriculture le goût le plus vif. Il observait les productions de la terre, tentait des expériences, allait examiner les jardins, et voulant joindre la théorie à la pratique, il employait à s'instruire tous ses momens de loisir.

Il perdit son père en 1763, et sa mère en 1766. Dépositaire de la fortune de ses sœurs, il partagea avec son frère les soins de la ferme jusqu'en 1769 qu'ils séparèrent leurs intérêts. Pendant cet intervalle, il étudia les élémens de la langue grecque, et se perfectionna dans la langue latine.

En Octobre 1769, il épousa Cécile Claye, fille d'un riche fermier de la Beauce. Il la perdit en Septembre 1770, après en avoir eu un fils, et cette perte le plongea dans le désespoir. M. Le Monnier, informé de sa situation, prit à lui l'intérêt le plus tendre, et l'engagea à venir le voir fréquemment dans son jardin de Montreuil près Versailles. Cet homme célèbre, si recherché à la cour, employait ses heures de loisir à s'entretenir avec le malheureux André ; il cherchait à le distraire en lui donnant des notions de botanique et des principes sur la naturalisation des végétaux étrangers. La ferme de Satory ayant cinq cents arpens, il lui conseilla d'en consacrer quelques-uns à faire des expériences ; Michaux y sema la garance et l'orge nu qui réussirent à merveille : alors M. Le Monnier parla de lui à M. d'Angiviller qui le chargea de faire des essais sur la culture du tef d'Abyssinie, excellent fourrage dont le chevalier Bruce avait envoyé des graines. Le compte qu'il en rendit, donna de lui l'idée la plus avantageuse.

Cependant il était accablé de tristesse : le souvenir de celle qu'il avait perdue lui était sans cesse rappelé par les lieux qu'il habitait. Cet état d'inquiétude réveilla en lui le désir de voyager qu'il avait eu dès

son enfance. Nous lui avons entendu dire qu'ayant expliqué Quintecurce à quatorze ans, la description que fait cet auteur des pays conquis par Alexandre, enflamma son imagination à tel point, qu'il soupirait continuellement après le bonheur de parcourir les contrées orientales.

Cette impression n'avait point été détruite par l'âge, elle avait été soumise à l'examen de la raison : ce n'était plus un désir vague de voir de nouveaux pays ; en quittant un séjour pénible pour son cœur, Michaux voulait se rendre utile à sa patrie : pour cela il forma le projet d'aller dans des contrées peu connues situées sous un climat analogue à celui de la France, d'en rapporter les productions, et de les acclimater parmi nous. N'ayant point assez de connaissances pour voyager avec fruit, il se démit de sa ferme en faveur de son frère, et il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur.

En 1777 il s'établit à Trianon pour étudier la botanique sous Bernard de Jussieu, à qui M. Le Monnier l'avait recommandé, et en 1779 il vint se loger à Paris près du jardin des Plantes, pour y prendre des notions sur diverses parties de l'histoire naturelle.

Ces études finies il pensa que la profession de voyageur exige, comme toute autre, un apprentissage particulier, et qu'on s'y soit exercé dans des pays où l'on peut trouver des secours avant de s'enfoncer dans des contrées inconnues et désertes. Il alla d'abord en Angleterre : les Anglais s'occupaient alors presqu'exclusivement de la culture des végéaux étrangers. Michaux fut transporté à la vue de leurs collections, il en rapporta un grand nombre d'arbres qu'il planta dans les jardins de M. Le Monnier et de M. le maréchal de Noailles, où ils réussirent parfaitement. Souvent il prenait dans ces jardins un paquet de greffes, et parcourant les bois de Versailles, il y greffait une multitude d'arbres, employant pour cela des méthodes qui lui étaient particulières.

An 1780 il alla herboriser sur les montagnes d'Auvergne avec plusieurs botanistes, MM. de Larmarck et Thouin étaient du nombre. Ces savans nous ont raconté qu'aussitôt qu'ils avaient quitté le lieu où ils avaient passé la nuit, Michaux chargé d'un fusil, d'un havresac, d'un porte-feuille et de plusieurs boîtes de fer blanc, courait devant eux et montait rapidement sur les sommets. Il avait dans sa poche des graines de cèdre du Liban qu'il semait dans les endroits favorables ; on le voyait au loin s'arrêter avec les bergers, on l'entendait tirer des coups de fusils, et le soir il revenait au rendez-vous, chargé d'une collection non-seulement de plantes, mais d'oiseaux, de minéraux, d'insectes.

Il s'adressa alors à M. Le Monnier et le pria de lui obtenir une commission pour voyager dans des pays où il pût trouver des choses nouvelles. M. Le Monnier lui promit de saisir la première occasion. Elle se présenta bientôt. M. Rousseau, neveu du célèbre Rousseau de Genève, venait d'arriver à Paris : Il était né à Ispahan, et avait été nommé consul en Perse. Michaux fut autorisé à l'accompagner, et Monsieur, frère du roi, lui assigna 1200 liv. d'appointemens. Michaux ne se permit aucune observation sur l'insuffisance de cette somme ; il fit à ses frais toutes les dépenses nécessaires, et partit avec le consul en 1782. Ils allèrent d'abord à Alep (1), et de-là à Bagdad où ils

(1) Je joins ici l'extrait d'une lettre de Michaux à M.r Thouin, qui m'a paru assez intéressante pour être conservée.

arrivèrent après quarante jours de marche à travers le désert. Là, Michaux quitta le consul ; il parcourut ces pays autrefois si florissans, aujourd'hui si dévastés, situés entre le Tigre et l'Euphrate, et se rendit à Bassora, où il séjourna quelques mois pour prendre des informations sur le pays, et s'instruire à fonds de la langue persanne. Il écrivit un dictionnaire de cette langue que j'ai sous les yeux, et qui forme un très gros volume.

La Perse était alors en proie aux guerres civiles, et les Arabes en ravageaient les frontières. Michaux essaya d'y entrer par Boucher, port du golphe persique, mais il fut pris et dépouillé par les Arabes qui ne lui laissèrent que ses livres. Nu, sans ressources, il ne savait ce qu'il allait devenir lorsqu'il fut réclamé par M. de la Touche, consul anglais à Bassora, quoique la paix ne fût point encore conclue entre l'Angleterre et la France. M. de la Touche pensa qu'un naturaliste, qui voyageait pour le bien de l'humanité, devait être protégé par toutes les nations ; et il lui fournit des moyens pour continuer son voyage. Michaux réussit à arriver à Shiras ; il y resta quelque temps, et se rendit à Ispahan. De-là traversant des chaînes de montagnes et des déserts, il parcourut pendant deux ans la Perse, depuis la mer des Indes jusqu'à la mer Caspienne. Il y vérifia que les provinces situées entre le 55e. et le 45e. degré de latitude sont la patrie de la plupart des arbres et des plantes qui enrichissent nos cam-

---

Alep, 30 *Juillet*, 1782.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Je débarquai à Alexandrette le 30 Mars. Je ne puis vous exprimer avec quelle joie j'allai visiter les campagnes. En considérant cette multitude de plantes dont les prairies étaient couvertes, j'étais souvent ébloui et forcé de me tranquilliser pour quelques momens. La nuit je ne pouvais dormir, et j'attendais le jour avec impatience. Quelle satisfaction de me trouver en Asie et de parcourir à mon choix de hautes montagnes et des vallées couvertes de liliacées, d'orchis, de daphnés, de lauriers roses, de Vitex, de myrtes, d'andrachnés, de styrax, de palmiers, et autres végétaux différens de ceux d'Europe ! Les bords de la mer étaient couverts de coquillages variés par la forme et la couleur ; des oiseaux terrestres et aquatiques venaient le matin pour s'en nourrir ; les flamands s'y rendaient par troupes de trois ou quatre cents. Les marécages étaient remplis de reptiles. Malheureusement la plupart des plantes n'étaient pas encore en fleur, et les montagnes étaient infestées par les Bayas qui, l'année dernière, pillèrent la caravane d'Alexandrette, et qui peu de jours avant notre débarquement ont mis en fuite les troupes envoyées dans cette ville, et brûlé plusieurs maisons.

Depuis mon arrivée à Alep, j'ai fait deux courses dans les montagnes : la ville est sur le bord d'un vallon où sont des jardins remplis d'arbres dont aucun n'est greffé. Le reste du pays est sec, pierreux et inculte. A six lieues à la ronde, on ne voit pas un seul arbre ou arbrisseau. Au-delà sont de vastes plaines dont la fertilité serait prodigieuse si elles étaient cultivées. Il y avait autrefois des villages qui ont été successivement ruinés ; le prédécesseur du pacha actuel en a détruit plus de quatre-vingt, sous prétexte que les habitans s'étaient jadis révoltés. Ses soldats y ont commis des cruautés inouies ; ils entraient dans les maisons et coupaient la tête aux femmes et aux enfans pour prendre les pièces d'or qui sont l'ornement de leur coiffure. C'est par de telles vexations que les pachas s'indemnisent des tributs qu'ils payent au Grand-Seigneur. Ces villages ruinés sont aujourd'hui des repaires de brigands.

Les voyages sont aussi pénibles que dangereux dans toute cette partie de l'Asie qui s'étend depuis la Syrie jusqu'aux frontières de l'Inde. On porte toutes ses provisions ; on couche en rase campagne, et l'on évite les caravenserais à cause des insectes et de la malpropreté. Il faut suivre les caravanes, sans cela on serait dépouillé par les Arabes dans les plaines, et par les Curdes dans les montagnes. Ces caravanes sont souvent attaquées. Au mois de Mars, on a enlevé trois cent quatre-vingt chameaux à celle d'Alexandrette ; et celle qui vient de partir a été forcé de s'arrêter dix jours, en attendant des troupes que le pacha d'Alep et d'Antioche ont envoyées pour l'escorter. On est obligé d'avoir à soi un Arménien avec lequel on veille alternativement, parce que les conducteurs des caravanes sont pour la plupart des filoux qui cherchent à voler sans être apperçus.....

En attendant le départ pour Bagdad, qui n'aura lieu que dans un mois, je vais faire une herborisation de cent cinquante lieues. Je passerai par Laodicée, Antioche, Séleucie. J'espère trouver des médailles dans cette dernière ville. A mon retour, je vous ferai un bel envoi de graines, ainsi qu'à M. de Malesherbes. Les consuls et les négocians sont témoins que personne ne travaille avec autant d'ardeur pour sa fortune, que moi pour la botanique, &c.

pagnes. Là croissent naturellement le noyer, le cerisier, la vigne, l'épautre, la luzerne, le sainfoin dit de Malte, le pois chiche, l'oignon, le lys, la tulipe, &c. Il fit aussi des observations sur la culture du dattier, et constata un fait très remarquable, déjà avancé par Kœmpfer ; c'est que les fleurs mâles du dattier, conservées pendant un an, sont encore propres à féconder les femelles (1).

Quoique la botanique fût son principal objet, il ne négligea point ce qui pouvait intéresser les autres parties des sciences.

Nous lui devons un monument persépolitain très curieux et très bien conservé, trouvé à une journée au dessous de Bagdad, dans les ruines d'un palais connu sous le nom de jardin de Semiramis, près du Tigre, et déposé aujourd'hui au cabinet des antiques de la bibliothèque nationale. C'est une pierre en forme de poire, un peu aplatie des deux côtés, haute de 48 centimètres (un pied et demi) large de 32 centimètres (un pied) et du poids de 44 livres. Elle est travaillée sur ses deux faces ; dans la partie supérieures, sont diverses figures symboliques ; au dessous est une longue inscription sur deux colonnes, l'une de 25, l'autre de 26 lignes. L'explication de ce monument, que M. Millin vient de publier, *(Monum. antiq. T. I. p. 58)* a donné lieu à beaucoup de discussions ; mais on est encore réduit à des conjectures.

On conçoit à peine comment Michaux a pu faire tant de choses avec de si faibles ressources, dans un pays agité par la guerre, où des bandes de voleurs infestaient les campagnes, où il fallait toujours marcher armé, se réunir souvent à des caravanes pour aller d'une contrée à l'autre, et tantôt éviter les brigands, tantôt les mettre en fuite par une vigoureuse défense.

Son caractère se montre dans les notes de ses journaux : en racontant un voyage qu'il faisait en bateau sur le Tigre, il regrette de n'avoir pu, pendant quelques heures qu'on s'était arrêté, aller herboriser sur un coteau voisin. " Les Arabes m'a-" vaient pris mes souliers," dit il, " et le sol était si brûlant, qu'il m'é-" tait impossible de poser les pieds " ailleurs que dans les endroits cou-" verts d'eau." En peignant sa situation, la seule perte dont il paraisse affecté, c'est celle d'une occasion favorable à ses recherches.

Michaux revint à Paris au mois de Juin 1785. Il rapporta un herbier magnifique et une nombreuse collection de graines. On doit à ce voyage plusieurs plantes aujourd'hui cultivées dans les jardins des amateurs, telles que *rosa simplicifolia*, *zoegea leptaurea*, *michauxia campanulata*, (1) *&c.* Les savans l'accueillirent avec distinction : eux seuls pouvaient apprécier le mérite d'un homme qui ne cherchait point à se faire valoir. Ils jugeaient que les services qu'il avait rendus, et les sacrifices qu'il avait faits méritaient une récompense ; Michaux demandait seulement qu'on le chargeat de faire un nouveau voyage ; il désirait retourner en Asie, visiter les contrées à l'est de la mer Caspienne, et aller ensuite dans le Thibet et le royaume de Cachemire dont les productions sont peu connues, et où il existe des objets de commerce, et des manufactures qu'il voulait intro-

(1) Voyez un mémoire de Michaux, lu à l'Institut National le 6 Floréal an 7, et imprimé dans le journal de physique de Floréal an 9.

(1) C'est M. L'Héritier qui, en publiant la figure et la description de ce genre, l'a consacré à la mémoire de Michaux. Le nom de *Michauxia* a été adopté par MM. Ayton, Lamarck, Ventenat ; et M. de Jussieu se propose de l'adopter aussi dans la nouvelle édition de son *Genera plantarum*.

duire en France, mais ses sollicitations furent inutiles. Le gouvernement désirant d'enrichir la France de plusieurs arbres qui croissent dans l'Amérique Septentrionale, on le choisit pour cette commission, et il partit le premier Septembre 1785.

Par les instructions qui lui furent remises, il était chargé de parcourir les Etats-Unis, d'y recueillir des graines et des plans d'arbres et arbustes, d'en faire un entrepôt au voisinage de New-York, et de les faire passer en France, où le parc de Rambouillet était destiné à les recevoir. Comme on voulait en avoir le plus grand nombre possible et les distribuer ensuite, on exigea qu'il n'en envoyât point à d'autres : il lui fut seulement permis de faire parvenir deux boîtes par an à M. Le Monnier, et deux au jardin des Plantes. On lui demanda aussi d'envoyer des gibiers d'Amérique qu'on voulait acclimater dans les plantations des arbres de leur pays.

Michaux arriva à New-York en Octobre 1785, il y fit sa principale résidence pendant près de deux ans, y établit un jardin, parcourut le New-Jersey, la Pensylvanie et le Maryland, et dès la première année il envoya douze caisses de graines, cinq mille pieds d'arbres, et des perdrix du Canada qui se multiplièrent à Versailles. En Septembre 1787 il partit pour la Caroline, et regardant Charleston comme un point central d'où il pouvait voyager dans les contrées méridionales et boréales, et visiter la chaîne des monts Alléganis, il se décida à y faire son établissement ; il y acheta, à trois lieues de la ville, un terrain destiné à recevoir les graines et les jeunes plants qu'il rapporterait de ses voyages, afin de ne faire passer en France que des sujets de belle venue, bien préférables à ceux qu'on trouve dans les bois. Quand il s'enfonçait dans l'intérieur des terres, il laissait son fils à Charleston, et le chargeait de diriger les cultures. Il avait perfectionné l'emballage au point de faire entrer dans une caisse plusieurs centaines de pieds d'arbres qui arrivaient en France dans toute leur fraîcheur. Les envois étaient toujours accompagnés d'instructions sur la culture convenable aux divers arbres, et sur l'utilité qu'on en pouvait retirer. Cette correspondance était entre lui et l'abbé Nolin, directeur des pépinières.

Au mois d'Avril il partit pour reconnaître les sources de la Savannah : ce fut là qu'il découvrit le *magnolia auriculata*, l'*azalea coccinea*, un *kalmia* nouveau, le *rhododendrum minus*, le *robinia viscosa*, plusieurs chênes, et divers arbres qui, quoiqu'ils ne fussent pas inconnus des botanistes, n'étaient point encore cultivés dans nos jardins.

Encouragé par ces découvertes il veut parvenir jusqu'à la cime des monts Alléganis. Il se lie d'amitié avec les sauvages, il prend parmi eux de nouveaux guides, il leur paye d'avance une partie du prix convenu, leur promet une récompense au retour, et remonte avec eux les rivières qui se jettent dans la Savannah.

Dans ces pays inhabités, les forêts sont impénétrables ; il n'y a de sentiers que ceux ouverts par les ours. Le lit des torrens est la seule route qu'on puisse suivre ; il faut les passer souvent à guai ou sur un tronc d'arbre qu'on jette en travers ; sur les bords sont tantôt des marais où l'on enfonce, tantôt des lianes épineuses qui vous déchirent. On ne peut vivre que du produit incertain de sa chasse ou de quelques fruits acerbes que le hasard fait rencontrer. Michaux avait perdu deux de ses chevaux, et il réservait le troisième pour les plantes qu'il pouvait recueillir ; eût-il porté des provi-

sions, les sauvages n'auraient pas été assez prévoyans pour les ménager. Il se confiait à leur bonne-foi dont il n'eut jamais à se plaindre ; mais leur défaut de complaisance lui donnait des inquiétudes : il ne fallait pas les perdre de vue ; il fallait même courir quelquefois pour n'être pas séparé d'eux : il avait pris leur hardiesse. De tous les Européens qu'ils avaient connu, c'était à leur avis celui qui avait le plus d'*esprit*. " Les " gens de votre pays sont bien bêtes, " lui disaient-ils ; ils ne savent com- " ment vivre dans une forêt, et s'ils " se sont égarés, ils ne peuvent re- " trouver leur chemin."

Quand Michaux rencontrait un site agréable, il coupait des branches d'arbres, il construisait une petite cabane, et faisant des courses aux environs, il venait y passer la nuit, et y déposer ce qu'il avait ramassé. Les sauvages allaient à la chasse, et revenaient le soir allumer du feu et faire cuire le gibier. Je remarquerai à ce sujet qu'ils faisaient bouillir et non rôtir la viande. Apprêtée de cette dernière manière, elle est plus agréable au goût; mais lorsqu'on est forcé de la manger sans légumes, elle échauffe et altère au bout de quelques jours.

Je ne m'arrêterai point à peindre les dangers que courut notre voyageur dans ces solitudes, où il faut sans cesse gravir sur des rochers escarpés, franchir des torrens, marcher sur des troncs d'arbres pourris qui s'enfoncent sous les pas ; où une obscurité effrayante règne dans les forêts, obscurité produite par l'épaisseur des arbres, par les lianes qui réunissent leurs branches, et plus encore par un brouillard presque continuel qui couvre ces montagnes humides. Michaux avait trouvé une nouvelle espèce de *pavia*, de *cléthra*, d'*azalea*, de *rhododendrum ;* l'enthousiasme l'animait et ne lui laissait pas même sentir la fatigue. Arrivé aux sources de la rivière Tenessee, de lautre côté des monts, il y trouva une plaine charmante d'un mille d'étendue, couvertes de fraises délicieuses dont il recueillit des plants qui ont réussi en France. Ce fut le terme de son voyage : il revint à Charleston, où il arriva le 6 juillet, après avoir fait trois cents lieux au travers de la Caroline et de la Georgie. C'est du midi de cette dernière province qu'il rapporta un genre voisin du quinquina dont les habitans du pays se servent pour la guérison des fièvres, et qui chez nous sera probablement très utile à la médecine. Cet arbre qu'il à fait connaître sous le nom de *pinkneya pubens*, peut supporter les hivers de nos départemens méridionaux. Il est aujourd'hui cultivé chez M. Cels et au jardin du Muséum.

(La Suite au No. p.)

MELANGES.

.....

LETTRES DE PHILADELPHIE

Adressées par un Officier Français à son ami à Paris.

LETTRE II.*

Philadelphia, 29 Sept. 1809.

Un navire est prêt à mettre à la voile pour la France ; helas ! ce n'est pas celui qui doit me rendre à ma patrie chérie ! Mais s'il ne m'est pas encore permis de voler dans les embrassemens de mon Eugène, du moins je ne laisserai pas passer cette occasion sans lui donner un signe de vie, de souvenir et d'amitié.

Je ferai plus encore ; je continuerai les observations ramassées à la hâte, que j'ai commencé à te com-

* Nous avions égaré par accident la suite de cette correspondance, dont nous avons publié la 1ère. lettre dans notre cinquième numéro. Nous nous empressons de la reprendre au moment où nous l'avons retrouvée.—[*N. du R.*]

muniquer dans ma première lettre de Philadelphie. Tu les recevras avec la même indulgence, que tu as tant de fois accordée au griffonnage de ton Albert.

Mes loisirs et mes goûts m'ont conduit dès les premiers jours de mon arrivée dans cette ville à la bibliothèque publique. C'est un édifice simple, mais élégant. Au-dessus de l'entrée on voit dans une niche la statue de Franklin en marbre blanc.—Qui pouvait mieux mériter cet hommage de la reconnaissance publique que cet homme extraordinaire, dont la mémoire sera éternellement chère à l'homme de bien, au patriote et au philosophe, et qui savait si bien imprimer le cachet de son génie particulier à toutes ses actions comme à tous ses écrits! Le monument qui a été sculpté à Rome fait honneur à l'artiste. L'attitude de la figure est noble, l'expression du visage est calme et d'une gravité adoucie, comme elle convient à l'idée que nous nous formons de l'homme dont elle nous retrace les traits, la draperie riche et ondoyante, et l'exécution des détails soignée. Mais le mérite de cet ouvrage de l'art doit échapper aux regards du plus grand nombre des passans, du moins ne faut-il pas être myope pour s'en appercevoir. Perchée comme la statue est à un endroit aussi élevé, elle m'a rappellé cette fameuse figurine dite la Vénus d'Abdère, que l'admiration des sages habitans de cette ville croyait devoir placer au sommet d'un obélisque, afin, disaient-ils, qu'on pût l'appercevoir dans toutes les parties de leur ville. La niche n'est peut-être pas mieux imaginée ; je ne suis pas pour les niches, de quelque espèce qu'elles puissent être.

Le nombre total des volumes, que cette bibliothèque renferme, ne s'élève pas tout-à-fait à 20,000. Il y a de tout un peu, mais si je m'en rapporte à un coup d'œil approximatif---car le catalogue n'est pas arrangé d'après un ordre méthodique—les voyages et les belles-lettres l'emportent de beaucoup. Tu seras étonné peut-être, lorsque je te dirai, que c'est la belle moitié des habitans de cette ville qui fait le plus d'usage de cet établissement littéraire. C'est que les muses de Philadelphie sont bien véritablement du sexe féminin ; les hommes *en général* savent bien mieux employer leur temps ; ils font de l'argent.

Une salle particulière contient la bibliothèque qu'un citoyen respectable de cette ville a léguée à ses compatriotes. Elle consiste principalement des auteurs classiques, grecs et latins, de leurs interprêtes et commentataires, et des ouvrages érudits des 16e. et 17e. siècles. C'est presque le seul endroit en Amérique, où tu verrais les Scaliger, les Gronovius, les Lipsius, les Grævius, les Salmasius, et tant d'autres messieurs en *us* déployer leurs volumes pesans et poudreux. Les pauvres relégués! "sacrés ils sont, car personne n'y touche!" Les araignées, qui se plaisent à envelopper de leur tissu léger d'*un* jour ces productions pénibles de beaucoup d'années, ne seraient jamais troublées dans leurs paisibles retraites, si de temps en temps quelque écolier échappé des bancs du collège n'était pas empressé à montrer à ceux qui l'entourent, qu'il a appris à épeler les fables d'Esope.

Cette bibliothèque, quoiqu'ouverte à tout le monde, est cependant une institution privée formée par une société d'actionnaires. Les règlemens de l'établissement se ressentent de la prudence et de l'économie des fondateurs. On y loue des livres pour une compensation modique au mois et au volume, de ma-

nière qu'une bonne d'enfans peut se régaler *de la fille sauvage de l'Irlande*, [the Wild Irish Boy] ou des *contes merveilleux* de Lewis [Tales of Wonder] moyennant un gourdin. Il est à croire, que l'estimable société des actionnaires se sentira bientôt assez riche de son propre fonds, pour pouvoir se passer d'une source de revenu aussi chétive.

Une autre société d'actionnaires a conçu le projet très louable d'établir une académie des beaux-arts. Le local qui en renferme les premiers élémens mérite bien mieux le nom d'un temple consacré au Dieu des Arts, que celui d'une chapelle. Il consiste d'une rotonde, à laquelle on a ajouté récemment sur les deux côtés deux minces pavillons réunis par une cour. Le tout a une apparence assez bizarre, qui ne ressemble à rien, et dont il serait bien difficile de trouver une trace dans Vitruve ou Palladio. Mais après tout, il se peut, que Vitruve et Palladio ayent tort, et que l'architecte de Philadelphie ait raison.

Au-dessus de l'entrée on voit l'aigle Américain. De la manière dont il est représenté, l'épithète ordinaire d'*audacieux* ne peut lui convenir. Il y a quelque chose dans son attitude comme s'il était prêt à fléchir devant un aigle plus vigoureux ; ceci est d'un mauvais augure politique.

La collection de tableaux, qui appartient à cette institution n'est pas encore considérable. Il y en a fort peu des grands maîtres, encore ne sont-ce pas de leurs meilleures productions. On y trouve quelques Wonvermanus—et dans quelle collection n'en trouve-t-on pas ?—quelques copies médiocres de Teniers, un Rubens, &c. &c. ; mais toutes ces pièces ne semblent être destinées qu'à former une sorte d'accompagnement pour trois grands tableaux de WEST, à qui la ville de Philadelphie se glorifie d'avoir donné naissance. Ils représentent des scènes de Shakespeare, et le peintre fidèle à son original y semble avoir un peu forcé la nature. Le coloris n'est ni harmonieux ni suave, et le dessein parait être incorrect dans plusieurs parties. Mais j'y ai admiré l'expression des têtes, et l'ordonnance de l'ensemble.

Cette académie naissante possède un assez grand nombre de plâtres des chefs-d'œuvres de la sculpture ancienne. J'ai salué ces vénérables monumens de l'antiquité, comme on salue un ancien ami, qu'on retrouve après une longue séparation. J'ai joui par le simple souvenir des heures, j'oserais dire des journées, où solitaire et rêveur j'ai erré autour de ces étonnantes productions d'un génie créateur, dont nous avons perdu le type.—Malheureusement les plâtres de l'académie sont entassés de manière, qu'ils sont à peu près nuls pour l'étude de l'artiste comme pour la contemplation tranquille de l'amateur. Mais cette disposition défavorable n'est que provisoire.

Les curieux qui visitent l'académie payent un droit d'entrée d'un gourdin. J'ignore si cette contribution est nécessaire au maintien de l'établissement, mais je sais qu'elle doit être préjudiciable à l'intérêt public. Le but d'une institution semblable dans ce pays ne peut guère être de former des artistes. Ceux qui auront la noble ambition de se vouer aux arts seront encore pour longtems forcés de devenir nos tributaires en visitant nos collections d'Europe. Mais il importe à une nation, qui commence à se familiariser avec les jouissances raisonnables, et peut-être même avec la corruption du luxe, que le sentiment du beau se répande et se communique dans tou-

tes les classes de la société. Depuis que notre capitale française s'est enrichie des trésors les plus précieux que le monde civilisé ait jamais possédés en ce genre, on a remarqué que le costume des femmes est devenu plus naturel, plus simple et plus élégant, que les meubles de nos appartemens ont pris des formes plus agréables ; enfin, que tous les objets manufacturés qui ont le moindre rapport avec l'art du dessein flattent bien d'avantage la vûe sans perdre de leur utilité particulière. C'est que nos ouvriers fréquentent librement et gratuitement nos musées, et les impressions du goût qu'ils y reçoivent se reproduisent dans l'ouvrage de leurs mains. Pourquoi ne chercherait-on pas à obtenir les mêmes résultats en Amérique, *autant que les circonstances peuvent le permettre* ? Mais pour cela il faudrait que les arts jouissent d'une protection plus grande, plus étendue, plus libérale. Par malheur, il y a bien ici des négocians très riches, mais les Medicis sont encore à naître.

Puisque nous en sommes aux gourdins, je ne dois pas oublier un autre établissement, où le droit d'entrée se paye au même prix. Il renferme une collection d'objets d'histoire naturelle. Au-dessus de l'entrée principale je lis ces paroles: "*Ecole de Sagesse ! ! !*" Il ne faut pas chicaner sur les mots, mais je n'ai pû m'empêcher de me rappeler à cette occasion l'inscription du superbe établissement que nous possédons dans le même genre à Paris. Elle porte : *Musée d'Histoire Naturelle.* Cela est clair, simple, modeste. Mais passons la porte. Entrons. Toute la collection est disposée dans cinq salles. Elle doit être considérée comme riche, si l'on fait attention au lieu où elle se trouve et aux difficultés contre lesquelles un simple particulier a dû lutter pour la recueillir. La partie la plus précieuse pour le véritable naturaliste consiste dans les échantillons nombreux de productions américaines qu'elle renferme. Elle possède d'ailleurs un objet unique, que les plus célèbres cabinets de l'Europe pourraient lui envier. Je veux parler d'un squelette à peu près complet du *Mammoth* ou *Mastodonte*, comme notre savant et aimable compatriote CUVIER le nomme avec bien plus de raison. Qui pourrait contempler les restes de ce monstre sanguinaire sans être frappé d'étonnement, d'admiration surtout pour celui qui appella du néant ce colosse du monde animal, et qui l'y replongea ! Combien de questions importantes en histoire naturelle et en philosophie se rattachent à ces monumens merveilleux d'un tems, dont les traditions les plus reculées ne nous ont laissé aucune trace !—Serait-il présomptueux d'espérer, que l'étude approfondie de ces ossemens antidiluviens dévoilera peut-être à nos arrière-neveux l'histoire secrette des révolutions de notre globe, et la durée de son existence. !

Mais revenons au Muséum. Cette collection d'histoire naturelle est défigurée par la surcharge d'une quantité d'objets qui n'y ont absolument que faire. C'est ainsi que dans la même salle où se trouvent les oiseaux, reptiles, &c. on voit une collection de portraits d'hommes illustres que j'aurais été bien aise de rencontrer partout ailleurs, plutôt que là ; au milieu de la même pièce est un orgue, dont les sons égrillards, réveilleraient le philosophe le plus profond de ses méditations, et—le croiras-tu—pour ne laisser rien à désirer dans ce pot-pourri universel, on y a placé jusqu'à des poupées en cire. Au moyen de cet amalgame singulier, ce lieu a plutôt l'apparence d'une exhibition de par et pour le

peuple que celui d'un endroit consacré aux études graves du naturaliste et du philosophe.

Il faut toutefois convenir, que tous ces joujoux remplissent parfaitement bien leur but. Il y avait au Muséum en même tems avec moi une société de petites bourgeoises qui ne pouvaient assez s'extasier de l'orgue et des tableaux, et surtout des poupées en cire.—Elles avaient payé chacune son gourdin.

Tu ne seras pas fâché que de la hauteur des sciences et des arts je te ramène enfin dans la sphère plus humble de la vie commune. Le caractère des nations comme celui des individus se peint souvent dans les petites choses plus encore que dans les grandes. Cette observation doit me servir d'excuse, lorsque je vais te parler du marché de Philadelphie. Le souvenir du marché des Innocens à Paris m'a fait toujours éviter soigneusement tout ce qui avait l'air d'un lieu semblable, au risque même de me détourner considérablement de mon chemin droit. Je ne me rappelle encore que trop bien les désagrémens et les difficultés que j'ai encourus pour traverser cette place fatale, et qu'un sybarite serait tenté de ranger parmi les travaux d'Hercule. Ce n'était rien que d'être éclaboussé jusqu'aux oreilles, et d'être obligé de me frayer un passage à travers les choux, la salade, les pommes, les poissons et la volaille. A tout instant j'étais coudoyé rudement par les passans, mes oreilles étaient assaillies par le tintamarre de mille voix confondues qui se disputaient, se grondaient et s'injuriaient pêle-mêle, et je devais m'estimer bienheureux, si ma personne échappait à la colère de ces dragons femelles, dont Vadé nous a peint le langage énergique avec des couleurs si fraîches et si fidèles. On m'a promis qu'au marché de Philadelphie je n'éprouverais rien de semblable, et cette promesse m'a donné le courage de m'y hazarder. Je ne m'en suis pas repenti. Toutes les denrées y sont étalées sous une longue rangée de halles couvertes. Le plus grand ordre et la plus grande propreté y règnent. Grace à cette circonstance la provision sanglante du boucher y perd la moitié de ses horreurs, et la vente de plusieurs autres articles y devient presque un objet d'agrément. Van Huysum et Van Spandoenk n'ont pas donné dans leurs charmans tableaux un arrangement plus savant à leurs pots aux fleurs et à leurs corbeilles aux fruits, qu'on ne les trouve souvent ici dans la nature. D'ailleurs point de fracas, point de tumulte, point de dispute. Tout s'y passe le plus tranquillement du monde. Si tu ajoutes à cela qu'au lieu de nos grosses et lourdes poissardes, on y rencontre mainte figure de vendeuse campagnarde, qui ne siérait pas mal à une beauté citadine, et un nombre d'acheteuses plus jolies encore, tu auras du marché de Philadelphie le tableau le plus parfait, que mon faible pinceau soit capable de te donner.

Je fais des excursions fréquentes dans les environs. La saison est charmante et favorise parfaitement mon goût insatiable pour l'exercice et pour la campagne. Hier encore je fûs à Germantown, gros village situé à une petite distance de Philadelphie. Il a été fondé par des Allemands, comme le nom l'indique assez, et leurs descendans forment encore aujourd'hui la partie la plus considérable de sa population. Leurs manières ne paraissent pas absolument répondre à l'idéal de l'urbanité Attique. J'en ai vu un grand nombre devant leurs maisons, dans des attitudes, qui étaient loin d'être

pittoresques. Mon plumet et mon uniforme excitèrent en eux un intérêt de curiosité, qu'ils manifestèrent d'une façon plus franche que polie. Ce ne sont pas là les manières que j'ai rencontrées dans les classes supérieures de la société en Allemagne, lorsque j'y ai fait la guerre. Mais aussi à quelle classe appartiennent ceux qui ont quitté les chaumières de la Souabe et de la Franconie pour fertiliser les forêts de l'Amérique ?—Tout cela ne'mpêche pas que l'on ne convienne assez généralement à accorder à ces rudes enfans de la Germanie les vertus de la loyauté, de la franchise et de la sincérité. Ces qualités semblent être tellement inhérentes au caractère allemand, qu'on les retrouve avec peu d'exception chez les individus de cette nation sous tous les climats, dans tous les degrés de la civilisation, et parmi toutes les modifications, que des circonstances particulières peuvent d'ailleurs avoir imprimées à leur manières ou à leur esprit.

Les Allemands paraissent avoir porté à Germantown leurs habitudes industrieuses. Il y existe plusieurs manufactures parmi lesquelles celles de bas de laine semblent le plus prospérer. Ces bas ont un très grand débit, et ceux dont l'épiderme est épaisse et les papilles nerveuses peu developpées, les portent avec plaisir.

Je ne dois pas négliger de te dire, que Germantown est le séjour favori de la Déesse de la Santé. C'est pour cette raison, que les habitans de Philadelphie y viennent en foule passer la belle saison. La sombre architecture des maisons allemandes y est agréablement coupée par de jolies *Villas*, où les familles aisées se retirent pour jouir des plaisirs de la campagne et se mettre à l'abri des fièvres pestilentielles, qui de tems en tems désolent la cité. C'est la peur de la fièvre jaune qui fait la fortune des habitans de Germantown ; aussi l'aubergiste chez lequel je suis descendu, s'est-il plaint très amêrement de ce que cette année il n'y avait point de fièvre jaune à Philadelphie.

En me promenant le long du village, je fus frappé des sons d'un chant accompagnés d'une harpe, qui partaient d'un rez-de-chaussée. C'était la voix d'une jeune personne. Elle maniait son instrument d'une main de maître. Mais ce que j'admirais le plus, c'était les sons mélodieux de sa voix enchanteresse quoique peu étendue. Toute son ame semblait être sur ses lèvres. Je m'arrêtai stupéfait, ravi. Je crois les entendre encore ces sons si doux; tant que je vivrai ils ne cesseront de retentir dans mon oreille, dans ma mémoire et dans mon cœur !

Tu vas rire de moi, tu vas m'appeller un songe-creux, un enthousiaste. Mais non. Je connais le cœur de mon Eugène ; non, tu ne riras pas de moi.

On m'a assuré que la maison où j'avais entendu la jeune Virtuose, était le séjour d'été d'une pension de jeunes demoiselles, qui sous tous les rapports pouvait soutenir un parallèle honorable avec les meilleures et les plus brillantes institutions du même genre en Europe. Un respectable ecclésiastique,* me dit-on, y donne les instructions principales, dans lesquelles ses aimables pupilles puisent des sentimens de piété sans bigoterie, des connaissances solides et utiles sans pédantisme, et un goût épuré sans affectation. Combien les graces naturelles des jeunes américaines ne doivent-elles pas être re-

* Nous avons lieu de soupçonner que l'auteur de la correspondance a voulu parler du Rev. Dr. Staughton, premier Pasteur de l'Eglise Baptiste, et Membre de la Société Philosophique de Philadelphie.——*N. du R.*

haussées par des acquisitions aussi précieuses!

Avant de quitter Germantown je me suis reposé pendant quelques instans dans un bosquet voisin. Un torrent y a creusé une ravine profonde, dans laquelle il continue son cours en serpentant paisiblement à travers une petite prairie. Sous une touffe de vieux arbres jaillit une source cristaline, dont les eaux vont bientôt se confondre avec le ruisseau. Ce lieu semble être le rendez-vous favori de la jeunesse d'alentour. Une quantité de lettres initiales gravées sur l'écorce des arbres y servent de monumens aux tendres sentimens que ce bocage a vû naître, ou que du moins il a nourris. Hélas! ce sont peut-être les *seuls* monumens qui en restent. Peut-être ces sentimens ont-ils été effacés des cœurs longtems avant que la sève ne couvre la cicatrice que le burin a laissée.—Combien de sermens violés! combien de cœurs brisés!

Il n'en sera pas de même de notre ancienne amitié. Elle a commencé au milieu des jeux innocens de notre enfance, elle se perpétuera jusqu'aux neiges de notre viellesse. Depuis les premiers jours de notre intimité les années se sont écoulées, les révolutions des empires se sont succédées, et ton ami a bû à longs traits de la coupe amère du malheur, mais les années s'écouleront, les révolutions des empires se succéderont; et la Providence me fera goûter selon sa volonté la coupe du malheur ou celle de la joie, sans que je cesse d'être inviolablement ton

ALBERT.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES, SCIENTIFIQUES, &c.

—

FRANCE.

M. MALTE-BRUN, Danois de naissance, mais qui depuis environ dix ans a fixé sa résidence à Paris, fait paraître depuis la fin de 1807 un ouvrage périodique qui doit intéresser également l'historien, le géographe et le statisticien. Il a pour titre: *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire.* Ce journal précieux renferme un choix très bien fait des meilleurs voyages de nos jours, soit originaux, soit traduits de toutes les langues de l'Europe, dans lesquelles M. Malte-Brun est très versé. Il y a ajouté des relations inédites de voyages faits par des Français ou des étrangers Une division particulière de l'ouvrage renferme un bulletin de toutes les découvertes nouvelles, ainsi que des recherches et des entreprises qui peuvent tendre à accélérer les progrès des sciences, particulièrement de la géographie. Chaque numéro est en outre orné d'une ou de plusieurs gravures.

Nous n'avons pas encore eu occasion d'examiner ce journal par nous-mêmes; mais s'il nons est permis de former un jugement d'après la table des matières insérée dans d'autres ouvrages périodiques français, ainsi que d'après le mérite bien connu de l'éditeur, nous ne pouvons qu'entretenir une haute opinion de l'exécution de cet ouvrage, dont il avait paru 28 numéros à la fin de 1809.

—

MM. Fourcroy et Vanquelin avaient remarqué, il y a quelques années, qu'il exsudait un sucre concrêt, ou une sorte de manne du calice des fleurs de l'églantier nain du Pont. [Rhododendrum Ponticum] Mr. Bosc a récemment renouvellé cette observation, et il a présenté à l'Institut National quelques grains de cette substance, qui avait été recueilli de l'enveloppe du fruit, et dont plusieurs avaient environ huit dixièmes d'une ligne en diamètre. Leur

saveur et apparence extérieure n diffèrent pas essentiellement du sucre candie le plus pur.—Cette manne, selon Mr. Bosc est dissoute pendant la nuit par l'humidité de l'atmosphère; et fondue pendant le jour par les rayons du soleil, et elle n'exsude pas des plantes d'une végétation vigoureuse. C'est pourquoi on la voit si rarement. Il est probable que des plantes croissant dans des pots et abritées contre la rosée ainsi que contre le soleil, la fourniront le plus facilement. Les grains ci-dessus mentionnés avaient été recueillis d'une plante, dans laquelle toutes ces circonstances se trouvaient réunies.

Nous oserons douter si cette découverte pourra jamais conduire à des résultats utiles. Outre la difficulté de recueillir de cette manne une quantité suffisante pour servir à des usages économiques quelconques, il est connu, que cette plante possède des qualités délétères. On peut voir dans le savant mémoire du Professeur Barton sur le miel empoisonné de l'Amérique, que plusieurs plantes de la même famille communiquent des qualités délétères même au miel, qui en est préparé par les abeilles.

POESIE.

LE SILENCE.

VAUDEVILLE.

Vous, qui ne vantez, que les jeux,
Les ris, les amours et les grâces,
Laissez un moment tous ces dieux,
Qu'un sot rimeur met sur vos traces.
Du Dieu, que je chante aujourd'hui,
Belles, connaissez la puissance;
A votre aspect il s'est enfui;
Rendez-le moi; c'est le *Silence*.

L'amour sans ce Dieu protecteur
Eut déjà déserté Cythère;
Il encourage un tendre cœur
Par l'attrait puissant du mystère;
Célie au regard ingénu
Lui doit toute son innocence,
Elle peut vanter sa vertu
Tant qu'elle est sûre du *Silence*.

Un fat portant sur chaque objet
Son inconstance vagabonde,
Fait à tout le monde un secret
De ce qu'il dit à tout le monde;
L'amour discret, l'amour constant
Connait la muette éloquence,
Il sait parler en se taisant,
Il sait entendre le *Silence*.

De l'importun qui suit mes pas
L'heureux silence me dégage;
Le goût l'oppose au vain éclat
Dont on accueille un sot ouvrage.
Du songe-creux, du fanfaron,
De la fière et lâche insolence
Si le courage et la raison
Se vengent, c'est par le *Silence*.

Mieux qu'un docteur qui fait grand bruit
Il confond la fausse science,
Le langage du bel esprit
Ne vaut pas celui du silence.
Paul veut vous faire rire, il rit,
Se caresse avec complaisance,
Mais au moment qu'il s'applaudit,
Il est puni par le *Silence*.

Grâce à son pouvoir divin
Le froid Bardus a du génie,
Le plat Damis un esprit fin,
Et Cloris de la modestie.
Cléon n'ose pas hautement
Flétrir la timide innocence,
Mais il se tait plus méchamment,
Il fait médire son *Silence*.

La Sottise un jour vit ce Dieu,
L'aima, lui déclara sa flamme,
Et la toucha par un aveu
Qu'il n'attendait pas d'une femme,
Le Silence alors lui promit
De la chérir avec constance;
La Sottise n'eût de l'esprit,
Que lorsqu'elle aima le *Silence*.

De Phillis les amans coquets
De sa beauté vantent l'empire;
Plus vite encore que ses attraits
Passent tous les vers qu'elle inspire.

Beaux madrigaux, jolis sonnets,
Fins lmpromptus rimés d'avance,
Enigmes, charades, bouquets,
Tout s'engouffre au sein du *Silence*.

Je me tais, ce n'est pas le lieu
D'étaler ua vaine abondance ;
La raison approuve fort peu
Un bavard prêchant le silence.
Vous, qui goûtez mes faibles vers,
Portez bien haut votre sentence,
Et vous, censeurs toujours amers,
Gardez une fois le *Silence*.

CORRESPONDANCE.

.....

Le désir d'encourager des talens naissans nous a engagé plusieurs fois à accorder une place dans notre feuille à des articles communiqués, qu'un goût pointilleux aurait peut-être justement rejetté. Nous craignons même d'avoir porté depuis quelque tems notre indulgence trop loin à cet égard, et nous nous voyons forcé à prévenir ceux qui voudront bien nous honorer de leurs contributions que l'intérêt de nos lecteurs exige absolument que dorénavant nous suivions une marche plus sévère.

Il nous est parvenu une Ode sur le jour de naissance de l'immortel WASHINGTON. Nous ne pouvons qu'applaudir aux sentimens qui ont dicté cette effusion poëtique, et que nous partageons bien sincèrement avec l'auteur. Si nous n'avons pas jugé à propos d'insérer cette pièce en entier dans notre feuille, c'est qu'elle ne nous a pas semblé présenter cette élévation *soutenue* des idées et du style, sans laquelle il n'y a point d'Ode. Voici les deux couplets qui nous ont fait le plus de plaisir :

Enfant chéri de la Victoire
Dans ses projets audacieux,
Cromwell au Temple de Mémoire
Croit inscrire un nom glorieux.
Mais trompé dans sa perfidie,
C'est en vain qu'à sa dynastie
Il immola la liberté.
Loin d'être un sublime héritage,
Ce nom n'a plus d'autre partage
Qu'une infâme célébrité.

Puissent les noms de tous les traîtres
Subir de pareils châtimens,
Leurs fils rougir de leurs ancêtres,
Et voir tomber leurs monumens !
Qu'un souvenir honteux flétrisse
Leur audace exterminatrice,
Leur vœux et leurs desseins pervers ;
Tandis qu'une éternelle estime
Sera le prix trop légitime
Des Bienfaiteurs de l'Univers?

Notre aimable correspondante P . . . . nous a transmise une note sur les hommes qu'elle trouve vraiment dangereux au repos des *Belles*. Cet article mériterait sans doute une place distinguée dans un journal *conduit par une femme*, mais en notre qualité d'hommes, nous sommes un peu intéressés dans les conspirations de notre sèxe contre le sien ; elle nous pardonnera donc, si nous ne prêtons pas volontiers notre secours à la divulgation de nos moyens pour réussir

Nous tenons de la même plume la remarque très curieuse, que le mois d'Avril est particulièrement funeste à la vie des femmes, surtout à celle des femmes distinguées par leur beauté ou leurs talens. Cette observation est appuyée par une liste effrayante des femmes éminentes, que ce vilain mois a moissonnées.— D'où vient, nous sommes-nous demandés, que de si belles mains tiennent les régistres de la mort ? Madame P . . . . oublie-t-elle d'ailleurs que nous sommes en Février et que ce serait donner la fièvre à toutes les jolies femmes que de publier une pareille liste à l'approche de ce mois fatal ?—A Dieu ne plaise, que nous ne concourions à produire un si grand mal !

Les graces naturelles du style de Madame P . . . . et les touches fines de sa plume lui assureront des succès littéraires, toutes les fois qu'elle voudra traiter des sujets neufs et piquans.

Nous remercions le traducteur des pensées de Shenstone de la communication qu'il nous en a faite. Ces pensées ne sont pas très neuves, mais les vérités utiles sont toujours bonnes à répéter, surtout lorsqu'elles se présentent sous une forme concise ; et c'est par ce motif que nous les insérerons dans notre prochain numéro.

Résumé Politique.

Les nouvelles politiques n'occupent pas beaucoup de place dans ce numéro ; nous en donnerons d'avantage dans notre prochain.

Les nouvelles de Cadix du 6 Décembre font mention que le Duc de Parque ayant été informé de la dispersion de l'armée de La Mancha, s'était déterminé à faire retraite pour éviter un pareil résultat, mais qu'à son arrivée à Alaba de Tormes il avait trouvé l'ennemi en face d'où un combat désespéré s'en étant ensuivi, sa cavalerie plia au commencement ; cependant il parvint à la rallier et à repousser l'ennemi avec grand carnage. Lorsque la cavalerie était en déroute les divisions de Mandezabel et de Cazzera se trouvèrent enveloppées par l'ennemi qui leur commanda de mettre bas les armes ; mais leur intrépide chef comptant sur la valeur de la meilleure infanterie de l'Europe, forma un bataillon carré, et perçant à travers la cavalerie française fut rejoindre le grand corps de l'armée. Si la cavalerie espagnole avait fait son devoir, la victoire aurait été complette. Le Duc de Parque avec son armée sétait mis en possession de Bajar et de Porto de Pico, afin d'être en garde contre quelque attaque subite de l'ennemi.

Les troupes anglaises vers le 4 Décembre passaient journellement à Badajos pour se rendre au nord du Tage. L'opinion de plusieurs officiers était que leurs quartiers généraux ne resteraient pas longtems a cette place.

Le bruit courait à Cadix le 25 Déc. qu'une bataille avait eu lieu entre les Français et les Espagnols dans laquelle une aile des derniers avait été entièrement détruite. Cependant, on n'avait point d'avis que les Français avançassent ; et quoiqu'on fut dans la crainte qu'ils auraient définitivement du succès, on croyait qu'ils n'arriveraient pas devant Cadix avant le mois de Mai. On avait mis une partie de l'argenterie des habitans de cette ville en réquisition pour le soutien de la guerre, et on fesait la collection avec rigueur. Les vaisseaux de guerre étaient dans le port comme auparavant.

Les Anglais ont bombardé Cuxhaven le 6 Déc. mais le dommage qu'ils y ont occasionné n'est pas considérable. Seulement six ou sept maisons ont été endommagées.

Il parait que le 22 du présent mois de Février sera un jour de réjouissance dans les Etats-Unis. Partout on se prépare pour célébrer la naissance de l'immortel Washington.

La loi introduite au Congrès par M. Macon qui a passée à cette branche de la législature, n'a pas été discutée au Sénat ; et il parait qu'on n'est pas encore certain si elle recevra son approbation.

Le prix de L'Hémisphère est de dix gourdes par an, payables d'avance.

Imprimé et publié par J. J. Negrin.